L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

B.M. LAVAL ADULTE
2118135

39e et 40e TOURNÉES

69947

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY
Siège Social
rue du Château
PENNE DU TARN
CASTELNAU DE MONTMIRAL

L'Etoile-Absinthe

N° 39-40

Ouvrage publié avec le concours du
Centre National des Lettres

1988

1988
Cotisation ordinaire : 120 F
Cotisation de soutien : 150 F
à verser par chèque bancaire ou postal (CCP 2836 31 L Toulouse)
à l'ordre de la Sté des A.A.J. et à adresser à :
Claude Rameil - 56, rue Carnot - 92300 Levallois

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :
M. Michel DECAUDIN
60, rue de Fécamp
75012 - Paris

© 1988, Société des Amis d'Alfred Jarry.
Dépôt légal : quatrième trimestre 1989.

Alfred JARRY
et *L'Art littéraire*

SOMMAIRE

Présentation
par Patrick Besnier 4

Jarry à *L'Art littéraire* 5

Les deux critiques théâtrales
de Jarry à *L'Art littéraire* 6

Louis Lormel 17

Entre soi, par Louis Lormel 19

Alfred Jarry, souvenirs, par Louis Lormel 24

L'Art littéraire, fiche bibliographique,
par Patrick Fréchet 29

Apollinaire à L'Art littéraire,
par Michel Décaudin 30

* * *

François Caradec : sur *Bardes et Cordes* 32

Jos Pennec : *Les Tribulations de Priou* 34

Notes par Henri Béhar et Jean-Paul Goujon 44

Ce dossier s'attache aux débuts d'Alfred Jarry, autour de sa collaboration, en 1893 et 1894, à *L'Art littéraire*.

La revue de Louis Lormel est bien représentative des « petites revues » de la fin du siècle et, pour Jarry, remplit parfaitement sa fonction : faire connaître un jeune écrivain, lui donner l'assurance suffisante pour se proposer à la « grande revue » que devenait alors le *Mercure de France*. Des collaborateurs du *Mercure*, comme Gourmont, Régnier ou Saint-Pol-Roux, participaient d'ailleurs aussi à *L'Art littéraire*.

C'est en décembre 1893 que Jarry y rejoignit son ami Fargue, entré quelques mois plus tôt ; après la « Berceuse du mort pour s'endormir », il allait donner plus de dix textes, essais, poèmes ou critiques, entre janvier et juillet 1894. Mais dès avril, devenant actionnaire du *Mercure de France*, Jarry se préparait à abandonner *L'Art littéraire*.

On sait que Lormel supporta mal la défection de celui qu'il nomma par la suite son « principal collaborateur ». Le 1er octobre 1897, il publia, dans le n° 203 de *La Plume*, une nouvelle, *Entre soi*, qui met en scène de façon transparente, quelques collaborateurs de *L'Art littéraire*, dont Jarry et Fargue, peints sans complaisance. Jarry répliqua avec le chapitre XII de *Faustroll*, « L'île de Bran », dédié « à Louis Lermoul ».

Ils se réconcilièrent sur le tard, en 1906-1907. Lormel acheta plusieurs manuscrits de Jarry à Victor Lemasle et obtint de l'auteur plus d'une dédicace. Il publia dans *La Phalange*, à la mort de Jarry, un article intéressant, échappant aux banalités habituelles.

Outre cette nécrologie, nous publions un ensemble de documents relatifs au passage de Jarry à *L'Art littéraire*, en particulier *Entre soi* et une édition annotée des critiques d'« Ames solitaires » et de « Solness le constructeur », brillants débuts de Jarry dans la critique théâtrale.

Jarry à *L'Art littéraire*

Première série

(« Journal »)

n° 13 décembre 1893	*Berceuse pour endormir le mort* (signée Alfred-Henry Jarry, reprise dans *Les Minutes de sable mémorial : Berceuse du mort pour s'endormir).*

Nouvelle série

n° 1-2 janvier-février 1894	*Ames solitaires* *Fusains, par Jean Volane* *Notes et échos :* conférence de G. Randon...
n° 3-4 mars-avril 1894	*Etre et vivre* *Plusieurs choses, par Paul Fort* *Minutes d'art*
n° 5-6 mai-juin 1894	*Visions actuelles et futures* *Théâtre de l'Œuvre :* *Solness le constructeur* *Le Cycle, par Albert Trachsel* *L'Employée, par Charles de Rouvre* *Minutes d'art*
n° 7-8 juillet-août 1894	*César-Antéchrist, acte unique* (repris comme *Acte prologal* dans *Les Minutes de sable mémorial,* puis dans *César-Antéchrist).*

Les deux critiques théâtrales de Jarry à *L'Art littéraire*

Par leurs dimensions, mais aussi bien par les idées qui s'y expriment, les critiques d'*Ames solitaires* et de *Solness le constructeur* sont peut-être les plus remarquables contributions de Jarry à *L'Art littéraire*. Il commence à y pratiquer les détournements dont il deviendra familier : la critique tend à se libérer de son sujet, tend au véritable poème en prose ; en outre, comme l'a souligné Noël Arnaud, « le style du gloseur » « hypnotise [l'œuvre] et en fait sa proie. [...] Qui lit la note sur *Ames Solitaires* ne peut douter que Gerhardt Hauptmann est un écrivain symboliste et idéaliste, d'une impeccable orthodoxie » (*Alfred Jarry*, p. 79).

Outre leur présentation par Lugné-Poe dans la même saison du théâtre de l'Œuvre, bien des traits sont communs aux deux drames : à chaque fois, l'équilibre d'un couple est mis en péril par la survenue d'une étrangère. Solness, l'architecte, le « constructeur », chez Ibsen et Johannès Vockerat, le philosophe, chez Hauptmann, sont deux créateurs tourmentés, insatisfaits de la vie quotidienne. Hilde Wangel et Anna Mahr sont deux jeunes femmes libérées, à tendance féministe, face à qui le couple légal ne résiste pas.

Dans sa notice contemporaine sur Hauptmann pour les *Portraits du prochain siècle*[1], Jarry utilise des termes très proches de cette critique de *L'Art littéraire*.

Ces deux essais sont dans le style cher au jeune Jarry, cherchant l'obscurité à force d'allusions et de superpositions imprévues – que la lecture des pièces éclaire d'ailleurs le plus souvent. On y trouve aussi quelques extravagances de vocabulaire, coutumières elles aussi.

Les citations avec pagination renvoient à : G. Hauptmann, *Ames Solitaires*, drame, traduction d'Alexandre Cohen, Grasilier, 1894, et Ibsen, *Solness le constructeur*, trad. M. Prozor, A. Savine, 1893.

---

1. Voir O.C., Pléïade, t. 2, p. 577 – ainsi que la pétition, signée par Jarry, à propos des incidents lors de la création parisienne d'*Ames Solitaires*.

AMES SOLITAIRES

Toute connaissance étant comme forme d'une matière, l'unité d'une multiplicité, je ne vois pourtant en sa matière qu'une quantité évanouissante, conséquemment nulle s'il me plaît, et cela seul et véritablement *réel* qu'on oppose au vulgairement dénommé réel (à quoi je laisse ce sens antiphrastique), la Forme ou Idée en son existence indépendante.

Encore que j'aime plus au théâtre le déroulement du rêve en banderolles mauves ou fils de Vierge que la marche échiquière de thèses dont nulle n'est ni ne peut être neuve, chacune est trop asymptote à sa réalisation pour que Gerhart Hauptmann ne nous ait pas donné, au lieu de la tabletterie redoutée, une pièce de très haut Idéalisme, touchant plus même que l'Ennemi du Peuple, parce que plus près de nous. Ceux qui vont les yeux baissés vers la terre dénombrent les lessives, tartines beurrées, pour eux réminiscences zoliques, inexpérients que l'Idéalisme s'exhausse plus aisément sur le marchepied du Réel qu'il ne se suspend à la Cardan en un nimbe; et que platoniciennement il fut défini d'un mode très large la Vie des Idées.

Or voici ceux qui les incarnent :

Johannes Vockerat tout intellect; Kaethe toute sensibilité, qu'imitatrice elle mêlera de quelques germes moins sympathiques que cérébraux, d'après Anna Mahr : par faiblesse et besoin n'appui. Johan-

nes, orgueil fait de force suffisante solitaire, s'enroule au cartésien anneau de son intelligence. Deux sphères fermées incompréhensibles l'une à l'autre quant aux langues adéquates à leur essence; phares qui contingemment tournent, plus souvent librent. L'une chez Johannes s'échancre et s'irrite à l'intrusion de Kaethe : les Pensées que son front exsude, ainsi faisant acte de Vie, s'interrompent en éparpillement effrité : du choc de l'intellectuelle existence et de la vie pratique, le néant, comme un serpent de sulfocyanure à sa naissance flamboyante rentrant ses cornes oculaires sous le dôme tombant d'un doigt. Or Kaethe un instant imitatrice encore sans doute et par comme Johannes nécessité d'analyse, discute, empruntant le verbe marital, devient donc partiellement intellect et compréhension de Johannes; qui par contre-coup partiellement aussi s'identifie à Kaethe. Par deux points contingents et tangents de leur âme et seuls ils coïncident.

Chacune dans sa tour de diamant percée d'une fenêtre ou meurtrière unique, les Ames (conservons ce mot de Cohen plus philosophiquement explicatif et précisant que traduisant, malgré le titre du drame édité chez Fischer : Einsame Menschen) dorment solitairement centrales aux hamacs arachnéens, se croyant ouvert le domaine des vérités parce que le transparent dur les encercle imperçu; leurs grands yeux glauques de fœtus ouverts sur le piano où tout dans les accords d'Anna Mahr se résume : « Zum Tode gequält durch Gefangenschaft, bist Du jung gestorben. Im Kampfe für Dein Volk hast Du Deinen ehr-

lichen Kop niedergelegt. » Et symboliques sur tous ces ronds glacés dans la verdoyance de cornée du lac tournent huhulants, cerfs-volants japonais sonores en leurs cercles railleusement inextensibles, les trains engoulevents.

Johannes vit pour la Pensée, et pour la Pensée Anna Mahr. Donc, syllogistiquement... mais intellectuels, amis non amants, juste assez de charnel inconsciemment désiré, d'envoûtement senti nécessaire (photographies) pour faire l'amitié vivace, sans potacheries, trop philosophes pour ignorer que l'Idée déchoit qui passe à l'Acte; l'une gynandre en spontanéité, l'autre d'irrésolution (parfois) androgyne, semblables par l'interversion de leurs sexes : union de noblesse socratique; Nisus et Euryale cérébraux, non musculaires, avant les nuits sous la même tente.

Égoïstes tous deux, d'après la banale définition de l'amitié ou de l'amour. Pour le petit Philippe, pour ses vieux parents, pour Johannes, Kaethe de toutes ses forces « d'oiselet blessé ». Pour tous, les parents, avec moins d'efforts, confiants que Dieu les soutient.

Dieu solitaire comme les âmes inférieures; sphère fermée comme son Image, parce que parfaite à la fois et embryonnaire : nature naturante pour le panthéiste Johannes, auguste artisan pour le pasteur et les vieux Vockerat et Kaethe peut-être; rien ou l'inexpliqué fatigant pour Braun, il s'abstient d'intervenir au frottement âpre des êtres aveugles. Chez Hauptmann, pas de poncif panégyrique de Darwin

ni de Haeckel, malgré l'entrée comique de Kollin au cirque des portraits; mais Dieu au-dessus de tout en sa gravitation planée et par là écarté — d'où l'inutilité d'expliquer sa nature — ; et des Dieux subalternes autonomes et autodoules, le Quatrième-Commandement, frappant lancés par la malédiction l'être à abattre au gré mécanique de qui même incompétent les invoque.

Ames solitaires heurtées sans pénétration — mêlée sans mélanges — en éclats douloureux, d'autant moins conscientes de leur solitude que moins intellectuelles, le vieux Vockerat et sa femme, simples par l'esprit, souffrent le moins — et ils ont où se cramponner. Kaethe, l'Idololâtré englouti, tombe les mains s'effarant au vide du piédestal. Mais elle vit pour l'amour, et de son amour est né, sur qui il se reportera, une créature terrestre. — Johannes Vockerat et Anna Mahr, Dieu l'un pour l'autre, selon une tant vieille théorie, au souffle des trains — chœur antique — dans les sabliers vides et du tic-tac lunaire horé de fugitifs ailerons, perdent tout appui séparés. Et seuls leur esprit est assez grossissant pour s'enneiger à la trame de verre circulaire où s'étiquette leur moi. La grosse chouette noire griffue sur les rails a ricané le départ d'Anna Mahr; et Johannes, frappant pour l'avertir d'ouvrir son linceul le plat tambour de l'eau, la tête plongeante de graine flottante qui crèverait vers le nadir sa collerette horizontale, se perd dans un cercle — toujours — mais grandissant de diamètre jusqu'à l'infini, avec les bornes de sa Solitude.

Les Idées volent et sautèlent de leurs pieds feutrés, animant des acteurs exactement adéquats à l'œuvre signifiée, dans le demi-deuil autour de la Lampe verte sur les tables rouges, où Vuillard a allumé la vie végétative qui fait si pâles les mains de Kaethe. Les Idées volent et sautèlent par les plis du chef-d'œuvre bien hauptmannien, combien que des similitudes déforment les encéphales apédeutes qu'écrase encore Rosmersholm et qui rêvassent de Maeterlinck encore aussi pour quelques phrases brèves de sortie, un enfant emmaillotté de Mélisande, et le prologue ventriloque et grandiose avec les hou-hou lointains du décor dans leur debout de servantes noires lessiveuses de meurtres futurs, plus souvent couchés et fuyant — faisant par contraste plus hérissés les cheveux écouteurs — roux et velus de queues de renards passant sur des plats danois de porcelaine qui luisent; couchés et fuyants aussi comme les pas de cette vieille par l'escalier de service ou le prurit dans les tympans, après un stupre démonial, des hoquets dans la rue d'un chariot de ferraille.

ALFRED JARRY.

L'Ennemi du Peuple : la pièce d'Ibsen avait été le deuxième spectacle du théâtre de l'Œuvre (10 novembre 1893).

thèses : plusieurs scènes de la pièce s'attachent en effet à débattre de l'utilité de l'art.

lessives, tartines beurrées : ces « réminiscences zoliques » sont évoquées au cours de la pièce : p. 142 lors d'un petit-déjeuner ; puis avec une exclamation : « Ah ! oui, on fait la lessive aujourd'hui, les bonnes trempent le linge » (p. 164).

à la Cardan : c'est un principe qu'appliquera toujours Jarry : la vision poétique part d'un détail très concret.

Kaethe : c'est la femme de Johannes Vockerat. Sentant qu'il la dépasse intellectuellement, elle se sent vaincue, malgré le réconfort de leur enfant nouveau né.

Anna Mahr : la jeune intellectuelle libérée qui survient et s'installe chez Vockerat.

mot de Cohen : le titre allemand, rappelé trois lignes plus bas, signifie *Etres solitaires.*

niedergelegt : non sans pédanterie, Jarry donne le texte allemand seul de cette chanson d'Anna Mahr s'accompagnant au piano. C'est un chant populaire russe, dont la partition figure en tête du volume. « Brisé par la souffrance, captif et jeune, te prit la mort. Dans la lutte pour ton peuple, tu as penché ta loyale tête » (p. 199).

M. Arrivé (Pléïade, t. I, p. 1271) signalait deux coquilles. Si manque le *f* de *Kopf,* on constate que l'espace qu'il devrait occuper existe bien ; *niedergelegt* est donné sans erreur.

trains engoulevents : à plusieurs reprises, Hauptmann fait intervenir le bruit des trains (p. 174, 236). Jarry les métamorphose en fantastique.

photographies : intensément proches, au scandale de la famille Vockerat, Johannes et Anna n'ont pourtant aucune liaison physique. Aux p. 142-143, Anna demande à Kaethe des photos de la jeune femme, puis de Johannes, qu'elle arrache presque. P. 183, Johannes est dit « ensorcelé ».

Nisus et Euryale : deux jeunes gens liés d'une grande amitié au chant IX de *L'Enéide.*

« oiselet blessé » : Kaethe est comparée à un oiseau malade, p. 87 du texte imprimé.

cirque des portraits : au Ier acte, le pasteur Kollin commente un portrait de Darwin et un autographe de Haeckel aux murs du salon Vockerat – tout en fumant le cigare : « l'homme n'est plus... pf, pf !... c'est-à-dire... n'est plus fait selon l'image de Dieu... vous comprenez... le singe, pf, pf !... je veux dire la science a découvert que ... » (p. 33-34).

quatrième commandement : la mère de Vockerat lui reproche, p. 166 : « tu parles à ta mère d'une façon qui est tout à fait contraire au quatrième commandement ».

solitude : Johannes se suicide après le départ d'Anna Mahr, en se noyant dans le lac. Jarry donne de cet épisode une vision très déformée.

Rosmerholm : créé le 6 octobre 1893, ce drame d'Ibsen avait été la première création du théâtre de l'Œuvre.

Maeterlinck : les lignes suivantes contiennent plusieurs allusions à *Pelléas et Mélisande :* outre l'enfant, les voix des marins (hou-hou) et les « servantes noires » qui hantent la pièce.

THÉATRES

Théatre de l'Œuvre. — *Solness le constructeur*, drame d'Henrik Ibsen, précédé d'une conférence de M. Camille Mauclair.

Conférence très nette et brève et d'autant meilleure qu'elle fut plus simple, nul charlatan ne détélescopant les assises des symboles de la construction ibsénienne. — Lugné-Poe incarne l'âme de faiblesse et de force tressées de Maître Solness, dont le noir et blanc effrité se damiette à la lueur céphalique de Charny (Le vieux Brovik) prédiseuse de cauchemars, comme aux heurts féminins de la jeunesse, heurts de naissance ou mortuaires, arracheurs de draps emplumés de W. Sharp; — en tous sens rénovatrice, festin d'avaleur de sabres. Hilde Wangel est le grillon qui s'est engaîné dans la fente de la cheminée. On sait bien qu'ils écartent le feu comme les mantes précisent les carrefours, mais que l'insecte roux voyageur en robe de tennis porta dans quelque autre coin l'amadou luisant de sa première gangue. Il fallait bien faire vides les chambres d'enfants pour la petite future princesse des promesses et ses réelles néphélococcygies.

A côté de Hilde, le personnage épisodiquement nécessaire de Raïa Folsi, âme admirante de maître Solness, mais de Solness quel qu'il soit, sans le piédestal d'une haute tour, — en la grâce de Mlle Bady. Solness ne s'élève point pour dominer la terre, mais pour l'abstraction

de monter (je le verrais grimpant selon la spirale du progrès), Petit-Poucet sans frères au pied de l'arbre.

Hilde comprend quand il s'identifie à la région supérieure, et nous transpose le chant céleste émané de son corps vibrant au vent des astres. L'abat-jour vert de Raïa occulte la vision en haut... — Mais il est absurde d'analyser Solness ou d'expliquer ce que chacun sait d'après maintes études connues : l'identité d'Ibsen et de son constructeur d'églises, ses demeures refusées des hommes que se soumettra peut-être Strindberg...

Drame très intelligemment mis à la scène par Lugné-Poe. It avait recommandé, servant Ibsen, qu'au dernier acte on ne jetât pas le mannequin : La foule figurante a bien assez de quelques moellons concassés sur la tête et du bris dee planches hérissées de clous dans les mollets. Mais le cadavre de Solness est la passerelle de la jeunesse qui se rue, et dans le rapide acte imperçu de la foule est un symbole très beau.

On nous annonce une féerie avec des vers beaux comme du De Régnier. A quand alors la véritable *Gardienne ?*

ALFRED JARRY.

conférence : cette présentation de Camille Mauclair fut publiée dans le *Mercure de France* en mai 1894.

W. Sharp : deux graveurs et dessinateurs anglais portent ce nom au début du XIXe siècle. Nous n'avons pas identifié l'œuvre à laquelle fait ici allusion Jarry.

Hilde Wangel : Jarry, qui cite les autres interprètes, ne signale pas que ce rôle était tenu par Mme Wissocq.

chambres d'enfants : il y en a trois dans la maison de Solness, mais elles sont vides (les deux enfants sont morts). Hilde Wangel s'installe dans une de ces chambres.

néphélococcygies : ce terme savant est sans doute forgé par Jarry, unissant les nuées et le coccyx à des fins mystérieuses.

Raïa Folsi : le texte édité porte en fait *Kaïa Fosli.*

haute tour : c'est l'inauguration de cette tour qui suscita autrefois chez Hilde une admiration pour Solness.

vent des astres : à plusieurs reprises, Hilde évoque cette musique céleste qui accompagna pour elle la vision de Solness triomphant, inaugurant la tour de l'église – voir spécialement p. 106 : « A ce moment-là, vous avez chanté, on entendait dans l'air des accords de harpe ».

abat-jour vert : la visière que porte la jeune fille : « ses yeux sont protégés par un abat-jour vert » (p. 40).

il est absurde : cf. « Filiger », I, p. 1027 : « Il est très absurde que j'aie l'air de faire cette sorte de compte-rendu... »

mannequin : au dernier acte, Solness monte sur la tour de sa nouvelle maison pour y poser une couronne marquant l'achèvement de la construction. Il tombe et se tue. Ibsen indique : « on entrevoit indistinctement entre les arbres la chute d'un corps humain, tombant au milieu de poutres et de planches » (p. 273).

une féerie : le 24 mai suivant, l'Œuvre donnait en effet *La Belle au Bois Dormant,* « féerie dramatique en trois actes », par Henry Bataille et Robert d'Humières.

La Gardienne : le poème dramatique en un acte de Régnier avait été publié en 1892 à la Librairie d'Art Indépendant, dans *Tel qu'en songe.* Le vœu de Jarry fut entendu, puisque la pièce fut créée à l'Œuvre le 21 juin 1894.

Louis LORMEL

Né en 1869, Louis Libaude – Louis Lormel en littérature – fit ses études au collège Sainte-Barbe, où il fut le condisciple d'Emile Bernard. Il fonda en 1892 *L'Art littéraire* qui, outre Jarry, eut pour collaborateurs Fargue, Régnier, Gourmont, Saint-Pol-Roux.

C'est à coup sûr cette revue qui lui valut de figurer en 1894 parmi les *Portraits du prochain siècle,* peint par Maurice Cremnitz – le Moncrif des *Jours et les Nuits :*

Un long et maigre garçon, aux gestes oblongs, au visage glabre et doux. Ce pli des lèvres, là, décèle l'ironie. Pour l'ordinaire, elle rôde, discrète, en de courtes proses écrites par phrases brèves, tronçonnées, picturales au plus haut degré et de syntaxe étonnamment simplifiée : une sorte de pointillé littéraire. Parfois elle s'exacerbe et devient dégoût de ceux que Lormel nomme avec un sourire comme d'affabilité « nos aimables contemporains » ; et c'est charmant alors d'ouïr ce doux nihiliste énoncer : « S'il n'était des lois prohibitives, sanctionnées de sûrs châtiments, je lancerais du haut d'un cinquième, des pavés sur la tête des passants ». Cela, sans nul coup de gueule, mais d'une voix timide plutôt ; sans, non plus, nulle loquacité de gestes : il en répudie le mauvais goût. Une même sobriété préside à sa tenue : ses cheveux ras tondus ne se veulent amplifier ni selon la broussaille rapin ni selon les bandelettes magiques, et, pour la mise et les allures, il suit plutôt l'esthétique des petits rentiers. Très dilettante, il sait trouver en toute œuvre d'art un plaisir qui dissimule à l'investigation étrangère un narquois sourire, toujours. Encore, il se complaît en l'action pourvu que fertile en tangibles résultats ; et comme il est volontaire, prodigieusement, c'est rare qu'elle se refuse à des réalisations : tel cet *Art littéraire* où, depuis un an déjà, Lormel préside à l'éclosion des probables aèdes de demain.

MAURICE CREMNITZ.

Commissaire-priseur de son état, puis marchand de tableaux, Louis Lormel ne paraît pas avoir beaucoup écrit. Il publia en 1908 chez Sansot un recueil, *Tableaux d'âme.* L'un de ces poèmes en prose est dédié à Jarry, à qui Lormel avait proposé de choisir lui-même le poème en question (voir la lettre de Jarry, Pléïade, III, 658).

Dès le 15 décembre 1907, Lormel rendit un bel hommage à Jarry dans *La Phalange* (nous le reproduisons plus loin). Dans cette même revue, il publia, en 1908, *L'écuyère,* drame en un acte et deux tableaux, curieuse histoire d'une comtesse écuyère, aveugle et amoureuse qui s'exhibe au cirque. La prose y laisse échapper des alexandrins tout hugoliens :

– Mon âme est un cachot plein d'ombre et d'épouvante

ou exhale des accents dignes de Maeterlinck :

Ecartez la gaze du silence ; elle fait sur mon âme une seconde nuit.

Le verso du faux-titre de *L'Ecuyère* donne un aperçu des œuvres de Lormel, d'une intéressante variété. Que rien, hormis les *Tableaux d'âme,* n'ait été publié ne diminue pas l'intérêt de ces écrits :

Pensées d'un solitaire (à paraître).
Cœur-Volant et autres, nouvelles (à paraître).
La Grande Famille, roman militaire (en préparation).
Tableaux d'âme (Sansot et Cie).

Il faut également rappeler que Lormel retrouva son condisciple de Sainte-Barbe, Emile Bernard, collaborateur occasionnel de *L'Art littéraire,* à la revue de ce dernier, *La Rénovation esthétique,* fondée en 1906.

Louis Lormel mourut en 1922.

Entre soi

Cette courte nouvelle parue dans La Plume du 1er octobre 1897 met en scène le comité de rédaction de la Revue d'Après-Demain qui se réunit au café Diderot : autrement dit une réunion de L'Art littéraire au café Procope. Il est exagéré de réduire ce récit à un simple règlement de comptes avec Jarry et Fargue, qui apparaissent sous les noms de la Tête de Mort et de l'Androgyne – Jarry spécialement reconnaissable (le fard, les hiboux, la « vieille dame », les œuvres « guignolesques » apportées du collège). C'est un document qui ne manque pas de saveur sur l'atmosphère littéraire des années 1890, Jarry et Fargue n'étant pas les seuls à se voir épingler : ainsi Charles-Jacques a-t-il d'évidence la silhouette de Charles-Henry Hirsch. Certains traits du vieux romancier catholique font fortement penser à Huysmans.

Quant à Jarry et Fargue, on remarquera que Lormel ne leur prête pas de « relations inavouables » contrairement à ce que disent N. Arnaud et H. Bordillon dans leur édition de Faustroll[1] *(p. 193). Il écrit exactement qu'« on aurait pu croire, comme [Jarry] le souhaitait, à des relations moins avouables » (la « vieille dame » servant alors de « schermo » pour employer le mot de Dante !). Pour Lormel, il s'agit surtout d'une pose, et celle-là même à quoi, en septembre 1896, Gourmont invitait dans ses « Conseils familiers à un jeune écrivain » : « cela doublera votre réputation, si vous en avez déjà, et, si vous êtes encore inconnu, suffira à vous mettre en bon rang parmi les curiosités littéraires ».*

Comme trois heures sonnaient et que c'était l'heure où devait se réunir, au café Diderot, la rédaction de la *Revue d'Après-Demain*, Lafillette, long et maigre jeune homme aux gestes acutangles, aux cheveux flaves, entra dans l'établissement, le traversa en jetant, autour de lui, le regard hautain d'une « jeune gloire » qui domine le vulgaire, constata que l'arrière-salle, rendez-vous de la rédaction, était vide et revint, désappointé, rejoindre Lesalaud qui l'attendait dans la rue. Celui-ci était également un tout jeune

(1) Contrairement aussi à ce que dit Michel Arrivé dans la *Chronologie* de la Pléiade (I, p. XXI) parlant d'un « article » « dénonçant le caractère particulier de leurs relations ».

homme, petit et imberbe, d'une malpropre tenue de rapin. Depuis une heure, Lafillette, poète symboliste, anarchiste et catholique, et Lesalaud, peintre non moins symboliste, anarchiste et catholique, attendaient, aux alentours du café Diderot, que l'arrivée du vicomte de Trucqueville, le « jeune et sympathique directeur » de la *Revue,* les assurât qu'ils n'auraient point à payer leurs bocks. Et le vicomte, habituellement en avance, se faisait attendre. Ne viendrait-il pas ? Justement Lafillette apportait un poème abscons et Lesalaud un dessin qu'il avait fait avec un bout d'allumette trempé dans l'encre. Que faire ? Ils songeaient à s'en retourner, vaguant par les rues, lorsque le Vicomte parut, grand, mince, vêtu d'une manière sobre et aisée. Lafillette et Lesalaud pénétrèrent aussitôt dans le café, triomphalement, et, sans paraître avoir vu le Vicomte, qui arrivait derrière eux, ils s'assirent dans la salle réservée, choisirent des consommations chères et compliquées, avec des pailles et des siphons. Et le Vicomte entra.

– Permettez-moi, dit Lafillette, de vous présenter le peintre dont je vous ai parlé, qui nous apporte, pour le premier numéro de la Revue, des choses merveilleuses.

Le Vicomte et Lesalaud se saluèrent. Et dès qu'ils furent assis, le jeune peintre, de ses doigts sales, déroula avec respect le papier crasseux où il avait tracé, à l'aide d'une allumette, un dessin sans forme distincte, assez semblable à ces papillons fantastiques que les écoliers savent faire en repliant une feuille de papier sur un pâté d'encre. Le Vicomte prit le dessin et le regarda d'abord à l'envers, puis il reconnut le sens de l'objet et s'extasia. Certes, pour son premier numéro, la *Revue d'Après-Demain* ferait sensation.

– Mais qu'est-ce que vous avez voulu exprimer... *au juste ?* demanda-t-il.

Le peintre parut interloqué, blessé dans sa conscience d'artiste.

– Le symbole de l'Inconscient.

Et il se tut, dédaignant de donner de plus amples explications.

Le directeur jugea inutile d'insister, d'autant plus qu'à ce moment la Tête de Mort et l'Androgyne faisaient leur entrée.

La Tête de Mort était un jeune homme petit, nerveux, aux cheveux noirs, à l'aspect concentré et rageur. Son visage glabre et fardé, aux yeux fixes, aux lèvres impassibles, rappelait vaguement celui du hibou. Non dénué de talent et récemment débarqué de

province, où il passait, dès le collège, pour un prodige, il avait apporté de là-bas des œuvres guignolesques, où la fumisterie s'alliait à l'ordure. C'était, disait-on, de l'Aristophane, – en mieux. Il posait en tout pour l'étrange, et n'étaient ses amours connues avec une vieille dame, directrice d'une revue dont il était le secrétaire, on aurait pu croire, comme il le souhaitait, à des relations moins avouables. En effet, l'Androgyne et lui étaient deux inséparables. Bien qu'appartenant à de respectables familles, ils habitaient, dans un hôtel borgne, un logement commun où l'on pénétrait difficilement, par un escalier défoncé et des mares de pisse. Là ils élevaient des rats, des singes et des perroquets, dont les louanges revenaient incessamment dans leurs œuvres. C'étaient entre eux une collaboration tacite mais réelle, l'Androgyne inspirant ce que la Tête de Mort écrivait. Tous deux fréquentaient quotidiennement les rédactions et les salons des jeunes revues, où ils arrivaient à pénétrer, les expositions et les théâtres, où ils figuraient les spectateurs, quand ils avaient leurs entrées gratuites.

Après les présentations nécessaires, la bouche de la Tête de Mort s'ouvrit et prononça lentement :

– Je vous annonce que nous aurons probablement aujourd'hui la visite de notre grand romancier catholique, que Charles-Jacques m'a permis d'amener.

Charles-Jacques, c'était un jeune arriviste, le Dandy, gommeux intriguant lancé dans le journalisme, où il rédigeait d'incontinentes critiques sur tout : revues, livres, théâtre, musique et peinture, – principalement dans les journaux français financiers, que ses relations sémitiques lui avaient ouverts. Ses amis étaient jaloux de lui parce qu'il était aussi reporter et qu'il gagnait de l'argent. Aussi commença-t-on un éreintement systématique de l'absent.

– Ils sont deux ou trois comme cela, conclut Lafillette, qui se permettent de toucher à tout : poésie, roman, critique, et qu'on trouve partout.

– A propos, (demandèrent simultanément l'Androgyne et la Tête de Mort, avez-vous lu le premier numéro de la *Crisalide ?*

Un silence dédaigneux plana.

– Ké-kcé-kça ? fit le peintre.

– Une revue à couverture saumon, rédigée par des inconnus, Charles-Jacques en est encore...

– Et cette revue, est-elle *bien ?* demanda le Directeur, déjà inquiet.

– Idiote !... Puisque Charles-Jacques en est...

A ce moment, on aperçut Charles-Jacques et le vénéré Maître qui arrivaient. Tous se turent. Le Dandy, monocle à l'œil, la queue d'un habit noir dépassant son paletot mastic, s'effaça pour laisser entrer le romancier catholique, vieux bonhomme sans âge précis, dissimulant sous un vaste chapeau un crâne semé de rares cheveux. Il était moralement et physiquement vénéré. On racontait sur ce vieux sacristain, auteur d'innombrables ouvrages de piété et de romans érotiques, qu'il avait signé de noms différents, des histoires de parties carrées, renouvelées des Grecs et des Romains. Même dans les revues graves où il écrivait, on narrait tranquillement ces choses, à la grande joie des bas-bleus de la bohème littéraire.

Sur la prière du Directeur, le vieux bonze promit un article sensationnel, qui passerait en tête.

Alors, Lafillette tira de sa poche un papier plié en quatre. C'étaient des vers. Il fut prié de les lire et les déclama avec emphase, et des mouvements de chevelure qui contrastaient grotesquement avec ses gestes de poulet effarouché...

La Tête de Mort se fit prier pour confier au Vicomte un long article, ressemelage de diverses proses écrites, dix ans avant, au collège. Puis il commença, à propos de rien, un éloge de la Masturbation – souvenirs personnels.

– D'abord, qu'est-ce que l'Art, conclut l'Androgyne, sinon la masturbation intellectuelle ?

Cependant, Lesalaud, qui affectait le silence, vidait son verre dans une soucoupe où il délayait, avec une allumette, la cendre de sa cigarette, puis renversait le tout sur la table.

Avec l'article directorial, une poésie et une critique littéraire de Charles-Jacques, le premier numéro de la Revue serait à peu près complet. Seul l'Androgyne n'écrivait rien, parce qu'il avait trop de génie. Le style trahit toujours la pensée. Mais il se rattrapait en parlant. Infatigablement, il pérora sur tout et sur tous, débita une foule d'idées tumultueuses et abracadabrantes, incompréhensibles pour ses auditeurs, que sa puissance verbale pourtant étonnait.

La conversation tomba sur la dernière élection à l'Académie française. Alors ce fut un tohu-bohu d'injures, un chassé-croisé de plaisanteries sur le candidat élu par l'Aveugle du pont des Arts.

Chacun dit son mot, mordant ou cynique, comme s'il se fût agi de Sarcey lui-même. A tel point que Charles-Jacques, toujours spirituel, prit dans un coin le crachoir et le fit circuler.

Mais on redevint sérieux. Le Vicomte, que l'on affectait d'écouter, lisait l'article-programme de la Revue. On risqua quelques observations, puis la question pécuniaire fut agitée. Le Directeur faisait les frais de la Revue qui serait imprimée en province.

– A quoi bon payer l'imprimeur ? s'écria Lafillette. Il faut partir de ce principe qu'on ne paie pas l'imprimeur.

– Certes, appuya gravement la Tête de Mort. Il doit être trop heureux d'avoir l'honneur de nous imprimer. Les Intellectuels ont tous les droits.

Le Vicomte sourit finement. C'était peut-être une idée. Mais il ne dit rien, sinon qu'il faisait un essai loyal, qu'il n'avait pas de capitaux, mais qu'après le premier numéro, les abonnements et la vente aidant, on verrait...

– C'est cela, il faut annoncer des primes pour avoir des abonnements, dit la Tête de Mort. Si on ne réussit pas, on cesse de paraître...

– Et on reparaît sous un autre titre, acheva quelqu'un.

LOUIS LORMEL.

Alfred Jarry
Souvenirs

Le titre de cet article de Louis Lormel, paru dans La Phalange n° 18 du 15 décembre 1907, correspond exactement à celui d'Albert Samain, souvenirs, la dernière publication de Jarry. Mais Lormel traite son sujet plus sérieusement que ne fit Jarry.

Il a bien sûr tendance à exagérer son rôle et celui de sa revue – se mettant un instant en parallèle avec Gourmont (« Jarry bientôt se sépara de M. de Gourmont comme il s'était séparé de moi ») – et la réconciliation finale prend des allures d'événement historique. Mais Lormel donne de Jarry une image juste, évitant l'abus d'anecdotes et de détails pittoresques : le Jarry qu'il montre est essentiellement un écrivain.

Un des esprits les plus curieux de ce temps, Alfred Jarry, vient de s'éteindre. C'est une perte incontestable que subissent, de ce fait, les lettres françaises, car l'auteur d'*Ubu Roi* était, malgré l'apparence funambulesque de son œuvre, un écrivain né, pourvu des plus remarquables dons d'imagination et de style. Il constituait, dans l'actuelle littérature, un cas unique. Il retrouvait la tradition d'Aristophane et des burlesques français, sans parler de Cervantès.

L'œuvre d'un écrivain ne se raconte pas et ne peut s'analyser. Il faut la lire. Je ne tenterai pas la critique superflue des livres d'Alfred Jarry. Son chef-d'œuvre est *Ubu Roi* que tout le monde connaît et cette pièce seule suffira à sa notoriété future.

Mais j'eus la joie de publier les premiers vers et les premières proses d'Alfred Jarry, qui fut mon ami, et je voudrais, avant qu'elle ne s'effaçât dans le souvenir, fixer les traits de cette curieuse figure.

Alfred Jarry naquit à Laval, en 1873, et fit ses études au Lycée de Rennes. Je le rencontrai à Paris en 1893. Il me fut présenté, je crois, par Léon-Paul Fargue, jeune écrivain de talent, qui était son intime ami. Un an plus tôt, sans argent, et presque sans collaborateurs, j'avais fondé *L'Art littéraire,* modeste journal qui devait, en 1894, se transformer en revue. Je cherchais principalement à grouper les écrivains de la toute récente génération. *Lutèce,* le vaillant journal de M. Léo Trézenik, n'existait plus et je n'avais certes pas la prétention de le faire revivre. Mais j'aurais voulu conserver, de *Lutèce,* la partie

sérieuse et vraiment artistique. Je crus devoir réclamer l'appui de quelques aînés, pour donner plus d'autorité à la feuille naissante, et je me souviens que l'un d'eux me répondit, avant de connaître le journal, que je voulais « refaire le *Mercure*, à côté de lui-même, avec ses éléments propres ». *L'Art littéraire*, Lorsqu'il parut, à la fin de 1892, dut le détromper et j'adresse ici des remerciements aux écrivains déjà connus qui, sans lésiner, me prêtèrent leur collaboration, notamment à MM. Henri de Régnier, Camille Mauclair, André Gide, Albert Mockel, Charles Morice, Saint-Pol Roux, René Ghil, et particulièrement à M. Remy de Gourmont.

Parmi les nouveaux venus figuraient Léon-Paul Fargue, Edmond Pilon, Tristan Klingsor, Eugène Thebault et Alfred Jarry. Celui-ci publia sa première poésie en décembre 1893 (n° 13 du journal). Elle était signée Alfred-Henry Jarry et parut ensuite aux *Minutes de Sables mémorial* sous le titre : *Berceuse du Mort pour s'endormir.*

On trouve déjà, dans cette *Berceuse*, le procédé littéraire qu'affectionnait Alfred Jarry : l'infinie variété des images se heurtant et s'entre-croisant en une trame parfois obscure. Il était, avec coquetterie, un auteur difficile, et la préface des *Minutes* est, à ce sujet, significative.

« Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots... De par ceci qu'on écrit l'œuvre, active supériorité sur l'audition passive. Tous les sens qu'y trouvera le lecteur sont prévus, et jamais il ne les trouvera tous, et l'auteur lui en peut indiquer, colin-maillard cérébral, d'inattendus, postérieurs et contradictoires ».

Lorsque l'*Art littéraire* se transforma en revue, Alfred Jarry fut son principal collaborateur. Il y donna successivement, *Ames Solitaires* (critique théâtrale), *Etre et Vivre, Minutes d'Art, Visions actuelles et futures,* où paraissent pour la première fois les inoubliables Palotins, *César-Antechrist* (acte alors unique). *Prose* (Saint-Pierre parle) prolégomène en vers de *César-Antechrist.*

Les collaborateurs de *L'Art littéraire* se réunissaient généralement au Café Procope, rue de l'Ancienne-Comédie ou dans une petite brasserie littéraire de la rue Jacob, ornée de peintures et pourvue d'albums autographes, que connurent plusieurs générations d'artistes. J'y vois encore Jarry, petit et nerveux, brun et pâle, dont les yeux sombres, dans la face immobile, flambaient, articuler len-

tement, avec la prononciation accentuée du Père Ubu et l'intonation bizarre qu'il s'amusait souvent à prendre, quelque paradoxe qu'il cherchait ensuite à démontrer, à grand renfort d'érudition. Il voulait étonner et déconcerter. Il avait l'esprit naturellement compliqué et son cerveau différait autant des cerveaux français que celui d'un mandarin chinois. Il aimait les traditions archaïques, les cas étranges, les faits sans explication. Il avait chez lui des hiboux et il adorait ces animaux parce qu'ils sont réprouvés par la foule stupide, comme maléfiques, parce qu'il dorment le jour et veillent la nuit, parce que leurs becs crochus sont d'une forme absurde et parfaitement incommode. Les *Zibous,* comme il disait, chantent dans son œuvre, où l'on trouve aussi le caméléon et la tête de mort qui, sur son mur, volait, pourvue d'ailes d'épervier.

Il habitait, à cette époque, boulevard de Port-Royal, une étrange maison isolée au fond d'une impasse où deux hommes auraient difficilement marché de front. C'est ce que Jarry appelait le *Calvaire du Trucidé.* Dans son escalier tortueux, véritable coupe-gorge, il montrait, aux murs, des mains de sang.

En 1895, il quitta *L'Art littéraire* pour fonder, avec M. Remy de Gourmont, l'*Ymagier,* publication illustrée, où se révéla son goût étrange d'artiste, qui allait d'Albert Dürer aux anciennes images d'Epinal. Emile Bernard, dont je lui avait fait connaître l'œuvre, fut le principal illustrateur de ce curieux périodique.

Jarry bientôt se sépara de M. Remy de Gourmont comme il s'était séparé de moi et fonda le *Perhinderion,* publication analogue, mais éphémère (1896, deux numéros).

En 1894, il avait publié, au *Mercure de France,* son premier livre : *Les Minutes de Sable mémorial* dont le titre s'explique par la symbolique gravure qui se trouve à la fin du volume et représente l'ampoule d'un sablier, pleurant comme un cœur. Cet ouvrage est l'un des plus intéressants d'Alfred Jarry. Il contient l'embryon des livres futurs, notamment *Guignol* où paraît, pour la première fois, la figure grotesque du Père Ubu et où les voix des Palotins chantent : « L'oreille au vent, en rangs pressés, on marche d'une allure guerrière, et les gens qui nous voient passer nous prennent pour des militaires... »

Les Palotins sont les collégiens qu'il représente - dans de grandes caisses de fer-blanc empilés la semaine entière - et par extension les ballons de caoutchouc à têtes grotesques, que l'on gonfle par le

souffle et aussi les diablotins barbus qui surgissent des boîtes, dressant comme des antennes leurs oreilles frétillantes.

Dans les *Minuits* se trouve également *Haldernablou*, récit dramatisé des amours anormales du duc Haldern et de son page Ablou, récit que nous estimons particulièrement, sans doute parce que nous en connaissons la secrète genèse, et aussi l'acte prologal de *César-Antechrist*, publié par *L'Art littéraire* et qui parut intégralement en 1895.

En 1896, surgit l'œuvre capitale d'Alfred-Jarry : *Ubu Roi*, restitué en son intégrité tel qu'il fut représenté en 1888 sur le théâtre des Phynances. N'oublions pas que Jarry naquit en 1873. Il était donc, lorsqu'il écrivit *Ubu Roi*, âgé de quinze ans. C'était au lycée de Rennes et le personnage d'Ubu n'est autre qu'un professeur de ce lycée. Jarry écrivit *Ubu Roi* avec la collaboration de deux amis, dont l'un est aujourd'hui officier et l'autre ingénieur. Mais il eut probablement, par son talent littéraire, la plus grande part de cette collaboration et la trouvaille fut de généraliser les traits du modèle observé au point de créer un type : ce personnage grotesque, énorme, boursouflé comme un ballon de baudruche, qui s'appelle le père Ubu et que M. Laurent Tailhade avait déjà nommé Le Mufle, sans toutefois en préciser l'aspect.

Ensuite parurent : *Les Jours et les Nuits*, roman d'un déserteur (1897), *L'Amour en Visites* (1898) qui offre, sous la mystification amusante d'une couverture équivoque, un recueil d'études et de curieuses nouvelles, *L'Amour absolu*, roman (1899), *Ubu enchaîné* (1900), suite d'*Ubu Roi*, *Messaline*, roman de l'ancienne Rome (1901), *Le Surmâle* (1902), les deux *Almanachs du Père Ubu* (1900 et 1901), le *Théâtre mirlitonesque*, dont deux volumes sur six ont seulement paru (chez Sansot), *Le Moutardier du pape* (hors commerce, 1907).

Le *Mercure de France* avait publié en 1898 d'importants fragments d'une œuvre dont je possède le manuscrit original : *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll*.

La dernière page porte cette mention : « Ce livre ne sera publié intégralement que quand l'auteur aura acquis assez d'expérience pour en savourer toutes les beautés. (Alfred Jarry). »

Alfred Jarry avait aussi annoncé la publication des *Silènes*, pièce en 3 actes, adaptée de l'allemand, et, le 3 juillet 1907, il m'écrivait : « Chez Fasquelle vont paraître coup sur coup : *La*

Dragonne, roman, *La Papesse Jeanne,* un autre roman traduit du grec, la *Chandelle verte,* lumières sur les choses de ce temps, réunion des *spéculations* de la *Revue Blanche,* du *Canard sauvage,* de la *Plume,* de la *Renaissance latine* et des *Fantaisies parisiennes* du Figaro. »

La Dragonne est restée inachevée.

Ici, qu'on me permette un mot personnel :

Si Alfred Jarry et moi eûmes autrefois de juvéniles dissentiments, je veux l'oublier et me rappeler seulement la dédicace de son dernier livre, dédicace qu'on me permettra bien de citer, sans fausse modestie, car elle dissipe un malentendu : *A Louis Lormel, son admirateur et son vieil ami.* Il m'écrivait d'ailleurs le 29 mai de cette année :

« Cher ami, excusez mon retard, je reviens d'un petit voyage chez un oncle à Lamballe. Vos poèmes sont très beaux et je suis très fier de la dédicace offerte. Si vous me demandez une préférence, je désirerais *Fontainebleau* parce que... ayant une petite maison de campagne tout près, je connais la forêt et admire la vérité littéraire de ce qu'elle vous a inspiré... et à charge de revanche ! ».

Je cite cette lettre non par vanité littéraire, mais seulement parce qu'elle peut répondre, d'avance, à l'étonnement de quelques-uns, mis au courant de notre brouille ancienne.

Alfred Jarry avait-il terminé son œuvre ? Je crois que oui. D'abord parce que tout écrivain n'a qu'un certain nombre de choses à dire et ne peut ensuite que se répéter, pour soutenir sa réputation ou par intérêt commercial. Ensuite parce que Jarry, malade et malheureux, était usé physiquement et moralement. Néanmoins sa mort est une perte pour notre littérature ; il est tombé au champ d'honneur, sans avoir jamais fait de concession au goût du Mufle démocratique.

LOUIS LORMEL

L'Art littéraire : Fiche bibliographique

Sous-titre :
Bulletin d'art, de critique et de bibliographie, puis en février 1893, n° 3 de la 2e année, le sous-titre devient *Bulletin mensuel d'art, de critique et de bibliographie*, et en mai 1893, n° 6 de la 2e année : *Bulletin mensuel d'art et de critique*.
A partir de janvier/février 1894, n° 1/2 de la 3e année et nouvelle série, le sous-titre devient, en couverture : *Revue mensuelle* et en page intérieure (p. 1) et sur le 4e de couverture : *Revue mensuelle d'art et de critique*.

Dates de publication :
Il a paru 25 numéros en 19 livraisons, d'octobre 1892 à novembre/décembre 1894.
1re année : octobre-décembre 1892 (n° 1-2)
2e année : février-décembre 1893 (n° 3-13)
3e année : nouvelle série - janvier/février - novembre/décembre 1894 (n° 1/2 - 11/12).
Tous les fascicules de la nouvelle série sont des numéros doubles.

Périodicité :
La couverture des deux premiers numéros annonce : « L'Art Littéraire paraît irrégulièrement mais tous les deux mois au moins ».
Devient mensuel à partir du n° 3 (février 1893).
La périodicité de la nouvelle série est annoncée mensuelle.
Elle fut en fait bimestrielle.

Lieu de publication :
Paris.
Administration : 3, rue du Four-Saint-Germain, puis, 56, rue de Seine.
Rédaction : 6, rue du Val-de-Grâce.

Format :
1re série : in 4°, imprimé sur 2 colonnes.
2e série : in 8°.

Directeur-Rédacteur en Chef : Louis Lormel (Louis Libaude).

Gérant : Courtois, remplacé à l'ultime livraison, par Renaudie.

Comité de Rédaction :
Seul le n° 13 de décembre 1893 fait figurer un comité :
L.-P. Fargue, A.-H. Jarry, L. Lormel.

* * *

Les Éditions Slatkine (Genève) ont réalisées en 1972, un reprint de la collection complète de *L'Art Littéraire*. (Hélas formellement déconseillé : prix exorbitant et appareil critique inexistant).

PATRICK FRÉCHET.

Apollinaire et *L'Art Littéraire*

DES MARGINALIA

La collection de la première série de *L'Art littéraire* conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet est surchargée dans certaines marges d'annotations manuscrites au crayon qui d'abord ne retiennent pas l'attention. Dans le numéro d'avril 1893 le nom de *Cremnitz* a été écrit en face de ses initiales M.C. qui figurent au bas d'un compte rendu de la quatrième exposition des peintres symbolistes et impressionnistes. Dans celui de mai l'auteur de l'article « Sur l'Exposition des Indépendants » qui signe Pierre d'Autrefois a été identifié, d'où cette mention : *Émile Bernard.* Le mois suivant c'est une note de Vieillard sur le Salon de la Rose + Croix qui provoque cette remarque :

il signait
comme
graveur
Fabien
Launay

Passons en décembre. La « *Berceuse pour endormir le mort* » signée Alfred-Henry Jarry est ainsi commentée :

1re signature
d'A. Jarry
et je crois
ses débuts ?

L'exactitude de ces observations nous permet seulement de penser que leur auteur était bien renseigné sur le petit groupe de *L'Art littéraire.* On ne songerait pas à le reconnaître sur des indices aussi légers si le numéro de novembre ne nous apportait une précision capitale. Le poème de Léon-Paul Fargue, « *Rêve et Réveil* », a en effet suscité l'indication suivante :

2e signature
de Fargue
dont la 3e
signature

Paul Fargue date de la publication de ma conférence dans La Poésie symboliste

Cette conférence, c'est incontestablement celle qu'Apollinaire fit le 25 avril 1908, terminant une série ouverte par P.-N. Roinard et V.-E. Michelet ; elle fut publiée, on le sait, avec les deux autres au début de 1909 en un volume intitulé *La Poésie symboliste – Trois entretiens sur les temps héroïques (période symboliste) au Salon des Artistes indépendants.* « Paul » Fargue s'y trouve élogieusement cité, entre Marinetti et Canudo d'une part, les amis du conférencier Henri Hertz, Salmon, Deniker et Max Jacob de l'autre. Apollinaire était d'ailleurs assez fier de cette attention pour la rappeler à Fargue dans une lettre qui date vraisemblablement de 1912 : *« Je me souviens aussi* – lui écrit-il – *que vers 1907 ou 1908, j'eus le précieux honneur d'annoncer votre réveil aux lettres françaises ».*

Dès lors, plus d'hésitation, et l'on ne manque pas, *a posteriori,* de reconnaître l'écriture d'Apollinaire : il faut lui attribuer (à moins de quelque habile mystification) ces notes crayonnées en marge.

On aimerait savoir l'histoire de cette collection de *L'Art littéraire.* Apollinaire la tenait-il d'un de ses amis ? Presque tous ceux dont il a relevé le nom auraient pu la lui donner : Jarry et Cremnitz certainement ; Fargue aussi, et peut-être Émile Bernard, qu'il vit plusieurs fois. Est-ce lui qui l'a procurée à Jacques Doucet ? Est-ce même à cette occasion que pour répondre au vœu du collectionneur il y mit quelques mots de sa main ? On en est ici réduit aux hypothèses.

MICHEL DÉCAUDIN.

(Cette note est parue dans le n° 2 de la Série *Apollinaire* de la *Revue des lettres modernes* (Minard).

Notes et documents

Bardes et cordes

En complément de la note, page 932, Pleïade II :

1

Nous sommes au milieu du carnaval – et l'on s'étonne de ne pas voir à Paris encore un jeune préfet sur lequel on avait fait l'année passée ces deux vers remarquables :

Lorsque R+++ revint du Monomotapa,
Paris ne soupait plus, – et Paris resoupa.

Nous appelerons le jeune administrateur préfet de Cocagne, – non que ce département existe tout à fait en France ; mais, outre que le nom s'applique merveilleusement à la chose, il rime au nom réel du département qui a le bonheur de le posséder à peu près comme *hallebba*RDE rime à *miséricoRDE*.

Alphonse Karr,
Les Guêpes, février 1840.

Il s'agit d'Auguste Romieu, dit Coco (1800-1855), préfet, non de *Coca*GNE mais de la *Dordo*GNE de 1833 à 1844. Il est sans intérêt de noter qu'il a publié (entre autres), en 1833, un roman *le Mousse,* sous le pseudonyme d'Augusta... Kernoci.

2

Rimer comme Hallebarde *et* miséricorde. Ne pas rimer du tout. Voici l'origine qu'on assigne à cette locution. Un petit marchand de Paris, nommé Bombel, eut le chagrin de voir mourir le suisse de Saint-Eustache, avec lequel il était fort lié. Il voulut rendre ses regrets publics en composant pour son ami une belle épitaphe. Mais la grande difficulté était de la faire en vers, car il n'avait aucune notion de l'art poétique. Il s'adressa à un savant qui, entre autres principes, lui enseigna qu'il était nécessaire, pour la rime, que les trois dernières lettres du second vers fussent les

mêmes que les trois dernières du vers précédent. Le bonhomme retint bien cette leçon, et, après beaucoup de travail, il accoucha enfin du quatrain suivant :

Ci-git mon ami Mardoche ;
Il a voulut être enterré à Saint-Eustache ;
Il a porté trente-deux ans sa hallebarde ;
Dieu lui fasse miséricorde.

(Par son ami J.-B. Bombel, 1727).

Il fit graver cette sublime épitaphe sur la pierre tumulaire, et c'est de là qu'est venu le proverbe : Cela rime comme *hallebarde* et *miséricorde*.

Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, article *Hallebarde*, tome neuvième, 1873.

3

Anecdote confirmée par avance le 15 avril 1871 dans *l'Illustration européenne* (Bruxelles), avec de légères variantes dans le quatrain :

Ci-git mon ami Mardoche.
Il fut enterré à Saint-Eustache.
Il a porté trente ans la hallebarde.
Que Dieu lui fasse miséricorde.

4

Ce poème n'est donc pas seulement « l'évocation, écrite presque à sa date d'anniversaire, de l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793 ». Jarry s'était imposé une contrainte : faire mentir le proverbe, et il avait naturellement besoin pour la rime du nom de la place de la Concorde (nom qu'elle ne reçut qu'en 1795).

Les deux derniers vers :

Les Suisses au pavé heurtent la hallebarde :
Seigneur, prends le défunt en ta miséricorde,

renvoient au proverbe, sans omettre d'y associer le suisse : de distique en distique, Jarry prouve que l'on peut faire rimer aRDE et oRDE, car la forme qu'il adopte (dix distiques de vers ne rimant pas) en dissimule une autre : cinq quatrains rimant parfaitement.

FRANÇOIS CARADEC, 1988.

Les tribulations de Priou

«La pièce anatomique
La plus préhébertique
de mon museum fantastique,
om me l'a prédit
C'est sans contredit
Le sublime
Onésime
O'Priou
Que j'élève au-dessus de tout trésor, de tout!...
... «Justement ici Priou pénètre».[1]

Dans le cycle ubique, le personnage de PRIOU, « futur??? bachelier » apparaît dans plusieurs pièces de l'époque 1889-1890, aux côtés du P.H. et de la Mère EB ou encore de M. Lesoûl alias Crocknuff[2]. Sous ce pseudonyme, à peine voilé, Jarry met en scène un de ses condisciples du lycée de Rennes : Octave PRIOU.

C'est dans la classe de Rhétorique, au côté de Jarry, Pujet[3], Pimor[4], Assicot[5] et autre Le Maux[6] et Le Marc'hadour[7] que Priou s'inscrit, le 1er février 1889, en qualité d'externe. Des recherches dans les archives du Lycée de Pontivy devraient sans doute permettre de retrouver sa trace dans les classes antérieures. C'est en effet dans cette ville que naît le 15 octobre 1871, à cinq heures du matin, Octave Augustin Marie PRIOU[8], fils de Joachim Priou, principal au Collège d'Ernée (Mayenne), âgé de 40 ans, et de Louise Boury, âgée de 34 ans, et c'est dans cette même ville de Pontivy que Lucien Priou[9], frère d'Octave, prépare son baccalauréat avant de s'inscrire à la Faculté de Droit de Rennes. Il semble que cette inscription coïncide avec l'installation de la famille Priou à Rennes, au 13 faubourg de Fougères[10], car en juillet 1888, la famille Priou est encore à Pontivy, 43 place Égalité, ainsi qu'en témoigne la déclaration de candidature de Lucien à la deuxième partie du baccalauréat ès lettres[11].

On a peu de renseignements sur la scolarité d'Octave Priou au lycée de Rennes. Constatons simplement que son nom ne figure pas dans la liste des places obtenues par les élèves de la classe de rhétorique pour les deux semestres de l'année scolaire 1888-89 ni dans les citations à l'occasion de la distribution solennelle des prix pour les années 1889-92. Toutefois si l'on accorde quelque crédit aux textes d'« *Onésime* » et des « *Alcoolisés* » il est permis d'imaginer que notre héros a dû mener joyeuse vie durant sa scolarité et se laisser aller à quelques libations. Pour confirmer cette thèse laissons la parole au personnage de Priou :

« Je suis de plus en plus soûl. J'ai défilé dans la cave des bons pères,
Et j'ai vidé cinq cents flacons
Et autant de bouteilles »

(*Onésime* - Acte V - Scène II)

ou encore

« C'est de l'alcool ? Tant mieux,
mais je préfère

Boire en un verre
Ou même en deux
Qu'en ce bocal immense. Enfin, si je hais l'eau,
J'adore l'alcohol. C'est de l'alcool ? Bravo !

(Ontogénie : Les alcoolisés - Acte I - Scène V)

Maintenant si l'on considère les « succès » scolaires d'Onésime le rapprochement avec la réalité est saisissant :

« ...Enfin après une infinité d'examens, j'en suis encore à être admissible. Je copie tout le temps, je ne suis jamais reçu ».

Le 4 novembre 1890, après trois tentatives malheureuses, Priou se présente aux épreuves écrites du baccalauréat devant la Faculté des Lettres de Rennes et le 14 novembre 1890 il est admis à subir les épreuves orales devant un jury composé des professeurs Loth, Rébelliau et Bosch. Malgré une mauvaise appréciation à l'épreuve de grec où il est interrogé sur l'*Odyssée* (Chant VI - 119), sa prestation à l'oral d'anglais (assez bien) et ses résultats moyens dans les autres disciplines lui permettent d'obtenir la première partie du baccalauréat avec la mention passable. Toujours la même année, il obtient le diplôme exigé pour l'officiat de santé et la pharmacie de deuxième classe.

Le 21 juillet 1892, Descartes (histoire de la philosophie), Lucrèce (livre V, auteurs philosophiques), la surface d'un triangle (sciences mathématiques), le thermomètre (sciences physiques), les reins (sciences naturelles), les principales assemblées de 1789 et les principaux membres de la Convention (histoire) lui valent enfin d'être admis à la deuxième partie du baccalauréat avec la mention passable.

A la sortie du Lycée de Rennes, il suit les traces de son frère et s'inscrit à la Faculté de Droit. Il obtient le diplôme de licencié en droit le 29 juillet 1896 et l'ordre des avocats à la Cour d'Appel de Rennes enregistre sa prestation de serment le 3 novembre 1896. Et bizarrement, alors que les appuis politiques de son père (12) et de son frère (13) pourraient faciliter son installation, il quitte Rennes, le 16 septembre 1900 pour s'établir à Laval où il est engagé comme principal clerc d'avoué, rue de la Paix. Il est vrai que les élections municipales de mai 1900 ont mis un terme à la carrière politique de son père. Le 6 mai 1900 Joachim Priou, conseiller municipal sortant, est battu, au premier tour dans le canton Nord-Est, par les

candidats de la liste libérale indépendante conduite par M. Brager de la Villemoysan. Il recueille 1178 voix contre 1352 voix à Félix Hébert, élu sur la liste d'opposition. Candidat au deuxième tour de scrutin (13 mai 1900) dans le canton Nord-Ouest de Rennes J. Priou est à nouveau battu. L'affaire Dreyfus a fait éclater la gauche : les radicaux et les socialistes désunis ne résistent pas à la poussée antidreyfusarde ; leur échec est même accentué par le partage de la ville en quatre sections dont chacune correspond à un canton.

Le 22 novembre 1902 Octave Priou épouse, à Laval, Marguerite Cécile Lebrun[14], fille d'un minotier propriétaire des Grands Moulins de Bootz et veuve depuis moins de deux ans. Cheminement extraordinaire qui, dix ans après la séparation du lycée, conduit Octave Priou vers un des hauts lieux du parcours jarryque ; n'oublions pas que, à l'occasion de ses séjours lavallois, c'est souvent près du val de Bootz que Jarry mettait en valeur ses talents de pêcheur. Il est ainsi tentant d'envisager les retrouvailles éventuelles d'autant plus que Charlotte Jarry, à l'affût des nouvelles locales, n'a pu ignorer longtemps l'installation à Laval d'un ancien condisciple de son frère et qui plus est son cousin à la mode de Bretagne[15]. Pourtant à aucun moment, Jarry ne mentionne le nom de Priou et les quelques papiers de la succession Priou que nous avons pu consulter ne permettent pas de confirmer leurs relations dans la période 1902-1907.

Marié sous le régime de la communauté[16], Octave Priou ne tarde pas à quitter sa place de principal clerc pour s'occuper des affaires de ses beaux parents : 1909 le voit négociant et à la mort de son beau-père, le 11 octobre 1911, il se retrouve minotier[17], avec l'espérance d'une belle fortune. En fait, il a la certitude de disposer tôt ou tard des biens immobiliers légués par son beau-père et dont Cécile Guillot se réserve l'usufruit. Par ailleurs, dans une lettre datée du 22 octobre 1911 sa mère dresse un inventaire de sa fortune personnelle : « ... Vous savez bien ce que je possède, puisque Octave a un double de l'inventaire qui a été fait à la mort de son père... Laissez, je vous en prie, après moi, la maison telle qu'elle est meublée à Lucien. Mon mobilier avait été estimé 500 francs, tout compris, c'est peut-être un peu moins qu'il valait mais j'aime mieux vous indemniser de mon vivant... Je vous laisserai en compensation ma petite chambre de Saint-Servan... Depuis 44 ans, je n'ai pas acheté de linge si ce n'est deux draps que j'ai brodés, je

vous en donnerai un si vous le désirez... J'avais 12 couverts en argent, 12 cuillères à café, 1 louche, 1 service à découper et un à salade. Voulez-vous les laisser à Lucien, ce sera pour l'indemniser du loyer qu'il me donne depuis 9 ans... Je n'avais pas une grosse fortune à la mort de M. Priou, mais bien assez pour vivre selon mes goûts puisque j'ai encore pu économiser 20 000 francs depuis 7 ans. Vous les trouverez en différents titres. Les deux premières années après la mort de M. Priou j'ai dû faire construire aux Landelles[18] une écurie qui m'avait coûté près de 1800 francs, puis d'autres dépenses urgentes dont je ne me souviens plus. Vous voyez que je n'ai rien gaspillé. Je devais à mes enfants ce que j'avais reçu à la mort de leur père, ils trouveront un peu plus à la mienne, car j'espère laisser à chacun près de 50 000 francs, j'en suis contente... ».

A l'abri de besoins financiers, Octave Priou mène à partir de 1911, dans sa maison du Val de Bootz, la vie d'un grand propriétaire mayennais. Les parties de campagne succèdent aux journées de chasse ou de pêche et aux réceptions familiales au cours desquelles Octave Priou n'hésite pas à monter des pièces de théâtre. Seule ombre au tableau, l'absence d'un enfant qui viendrait égayer cette grande maison ; heureusement, l'arrivée de réfugiés belges à Laval en 1914 leur donne l'occasion d'accueillir, moyennant finances, un jeune garçon Edmond Jean-Baptiste Brohez, né le 6 avril 1906 à Eugies, près de Mons (Belgique). Celui-ci est définitivement adopté par Octave et Marguerite Priou, le 28 février 1928[19].

Jusqu'à ces dernières années, la bibliothéque et les archives d'Octave Priou avaient été conservées par les héritiers mais la vente de la propriété du Val de Bootz en 1979 et le déménagement qui s'en suivit devaient entraîner la disparition d'une grande partie de la correspondance et la dispersion de la bibliothèque.

Ironie du sort, Onésime O'Priou termina sa carrière[20] dans un lieu que Jarry lui aurait sans doute envié : le cimetière de Laval.

JOS PENNEC.

Notes

(1) *Les alcoolisés,* Opéra chimique, Acte I - Scène II in Alfred Jarry – *Œuvres complètes,* La Pléïade, tome I, p. 150.

(2) Sous le pseudonyme de M. Lesoul alias Crocknuff se cache le professeur de sciences naturelles M. Legris Charles, né à Paris le 8 février 1862 – bachelier ès sciences en 1880 – licencié ès Sciences naturelles en 1884 – agrégé de Sciences naturelles – entré au Lycée de Rennes le 1er octobre 1888 après avoir assuré les fonctions de préparateur adjoint de Chimie à l'École de Pharmacie de Paris en octobre 1884 puis de délégué pour l'enseignement des Sciences naturelles au collège Rollin à Paris (nomination en date du 24 septembre 1886).

(3) Anatole PUJET né le 1er mai 1873 à Marigny-Marmande (Indre-et-Loire) dont le père Alexandre PUJET est depuis le 12 mars 1885 instituteur à Bruz (Ille-et-Vilaine).

(4) Charles Hyacinthe PIMOR né le 1er novembre 1869 à Coutances dont le tuteur est, en 1887, Maître Dupont notaire à Sainte-Anne-de-Buais dans la Manche.

(5) Louis Victor François ASSICOT né le 9 janvier 1874 à Rennes – étudiant en médecine à Paris, 35 boulevard Montparnasse en 1898 – docteur en médecine nommé le 1er août 1902, suppléant des chaires de clinique chirurgicale et ophtalmologique – professeur de clinique ophtalmologique en 1908.

(6) Ange Marie Olivier LE MAUX, né le 19 août 1872 à Rennes – marié à Paris le 23 septembre 1902 – décédé à Paris le 20 octobre 1956.

(7) René LE MARC'HADOUR, né le 18 août 1873 à Chateaulin (Finistère) – licencié en droit en 1896 – docteur en droit – directeur particulier de la compagnie d'Assurances Générales en 1905 – mort à Rennes le 2 novembre 1913.

(8) *Acte de naissance :* Octave PRIOU (enregistré sous le n° 183).

Du dix septième jour du mois d'octobre 1871 à deux heures du soir.

Acte de naissance de Octave Augustin Marie PRIOU

né rue de Neulliac, commune de Pontivy, le 15 octobre à cinq heures du matin – fils légitime de M. Joachim Mathurin Marie PRIOU, âgé de 40 ans, profession de principal au collège d'Ernée (Mayenne) et de Dme Louise Pélagie Marie BOURY, âgée de 34 ans, les deux demeurant à Ernée. L'enfant, présenté à l'officier de l'état civil a été reconnu du sexe masculin.

La déclaration de la naissance a été faite par M. Joachim Mathurin Marie PRIOU, âgé de 40 ans, profession de principal au collège d'Ernée, demeurant à Pontivy, père de l'enfant.

Premier témoin, M. Alain Marie Morel, âgé de 71 ans, profession de chef d'institution, demeurant à Pontivy.

Second témoin, M. Augustin Félix Antoine Le Bourhis, âgé de 51 ans, profession d'employé des Contributions Indirectes, demeurant à Loudéac.

Lecture donnée du présent dressé par nous soussigné François Marie Lorans, adjoint au maire, officier de l'état civil, les comparants et témoins ont signé.

Signatures : J. Priou - Morel - A. de Bourhis - Lorans.

(9) Lucien Armand Louis Joachim PRIOU né à Ernée (Mayenne), le 26 novembre 1870. Il est admis le 8 août 1888 à la seconde partie du baccalauréat devant la Faculté des Lettres de Rennes. Il prend le 29 novembre 1888 les 1re, 2e, 3e et 4e inscription du baccalauréat en droit. le 29 novembre 1889 la 5e inscription de doctorat. Après la licence en droit, il s'installe comme avoué à Vannes, ville où il réside en 1920.

(10) Dans le prolongement de la rue de Fougères à environ cinq cent mètres de la rue Belair.

(11) «Je soussigné Priou Lucien Armand Louis Joachim Marie demeurant à Pontivy place Égalité n° 43, né à Ernée, département de la Mayenne, le 26 novembre 1870, déclare me présenter aujourd'hui le 18 juillet 1888, aux épreuves écrites de la seconde partie du baccalauréat devant la Faculté des Lettres de Rennes.

A Vannes le 18 juillet 1888».

Par ailleurs une note manuscrite conservée aux archives municipales de Rennes (cote : KX 16) signale la demande d'inscription sur les listes électorales de Rennes de Joachim Priou, ancien principal de collège, demeurant 13 faubourg de Fougères – à Rennes le 11 novembre 1888.

(12) Aux élections municipales de mai 1896, Joachim Priou est élu au 2e tour sur la liste du Comité Républicain progressiste, conduite par le député de Rennes : Le Hérissé. Le 17 mai 1896, il est désigné pour assister le maire dans la commission de l'instruction publique et des beaux-arts et le 26 juin 1897 il reçoit une délégation d'adjoint pour remplir la fonction d'Officier de l'état civil et pour signer les pièces de comptabilité.

(13) *Le Petit Rennais, journal républicain radical progressiste* est dirigé en 1896 par Lucien Priou.

(14) Marguerite Lebrun, née à Laval le 30 janvier 1877, fille de Eugène Charles Lebrun, propriétaire minotier et de Cécile Françoise Guillot. Marguerite Lebrun avait épousé le 13 mai 1896 Frédéric Emmanuel Germé propriétaire, mort à Laval le 31 janvier 1901.

(15) A la date du 19 avril 1909, sur le faire-part de décès de Anne-Marie Cherdel, veuve d'Alexandre Boury, grand-tante d'Octave Priou, on relève parmi les cousins et cousines : les familles Le Restif des Tertres, Calmette, de la Morinière...

(16) Contrat de mariage passé devant Maître Montecot, notaire à la Baconnière (Mayenne) le 21 novembre 1902.

(17) L'annuaire 1926-1929 de la Mayenne indique qu'il occupe la fonction de Président du Syndicat de la Meunerie de la Mayenne.

(18) Ferme située sur la commune de Bruz (Ille-et-Vilaine) et vendue 50 000 francs en 1921.

(19) Edmond Jean-Baptiste Brohez-Priou est arrêté par les allemands à Laval et déporté en Allemagne le 7 avril 1944. Il meurt au camp de Neuengamme le 27 septembre 1944 ainsi qu'il est constaté par un jugement déclaratif de décès rendu par le Tribunal Civil de Laval le 4 octobre 1945.

(20) Extrait d'acte de décès : « Le 17 décembre 1932 est décédé à Laval en son domicile au Val de Bootz, Octave Augustin PRIOU... veuf de Marguerite Cécile Lebrun ».

En Pologne, *c'est-à-dire Nulle Part.*

En effet, la Pologne n'est qu'un mot. Encore faudrait-il qu'il figure sur les cartes géographiques, par exemple sur celle des États d'Europe du *Premier Livre de Géographie* de Niox et Braeunig publié chez Delagrave en 1888, l'année où Jarry entre en classe de rhétorique au lycée de Rennes et fait la connaissance du père Hébert et des frères Morin.

F.C.

EUROPE (LES ÉTATS)

1. Quels sont les six grands États de l'Europe et leurs capitales ?
2. Quels sont les quatorze États secondaires et leurs capitales ?
3. Quels sont les quatre petits États ?
4. Quelles sont les divisions de l'Empire allemand ?
5. ... de la Monarchie austro-hongroise ?
6. ... de l'Empire ottoman ?

Jarry - Mendès

Un récent article d'Alain Mercier (*EA*, 31-32e tournées) apportait de nouvelles précisions sur les relations Jarry-Mendès, qui pourraient avoir été plus anciennes qu'on ne l'avait pensé jusqu'ici. Cet article fait notamment référence à une vente aux enchères de novembre 1936, où passèrent diverses originales de Jarry avec envoi à Mendès et provenant de la bibliothèque de Pierre Dauze. En réalité, la bibliothèque de Pierre Dauze, président de la Société « les XX » et vice-président du « Livre contemporain », fut dispersée peu après la mort de celui-ci, survenue dans les premiers mois de 1914. Cette splendide bibliothèque d'auteurs modernes fut en effet vendue aux enchères à l'Hôtel Drouot du 11 au 16 et du 25 au 30 mai 1914. Le gros catalogue in-4° publié pour la circonstance par les libraires Leclerc et Blaizot ne contient pas moins de 12 numéros consacrés à Jarry (cat. de la Bibliothèque de feu M. Pierre Dauze, 1re partie [1er fascicule], n° 1099 à 1100, pp. 161-163), qui furent dispersés lors de la vacation du 16 mai 1914. On constate que les n° 1099, 1100 et 1103 de la vente Dauze correspondent exactement aux n° 842, 841 et 843 de la vente de 1936, cités par Mercier. Mais on remarque également que Dauze possédait le manuscrit d'*Haldernablou* (n° 1101), lequel a ressurgi lors d'une vente récente (vente Matarasso, 1re partie, Drouot, 4 déc. 1981, n° 114). Il possédait aussi un second ex. de l'originale d'*Ubu Roi*, sur Hollande (n° 1102), mais dépourvu d'envoi. On peut se demander si cet exemplaire provenait lui aussi de Mendès : n'eût-il pas dans cette hypothèse, porté un envoi ? La mention *autre exemplaire* portée sur le n° 843 de la vente de 1936 (n° 1103 Dauze) montre en tout cas que Mendès avait reçu de Jarry un premier exemplaire, que nous ignorons. A la vente Dauze, *Les Minutes* firent 55 frs ; *César Antéchrist*, 42 frs ; *Haldernablou*, 25 frs, et *Ubu Roi*, 225 frs. A titre de comparaison, un des 10 Japon de *Au Jardin de l'Infante* de Samain fit 1100 frs, et le manuscrit autographe du *Petit Ami* de Léautaud, 310 frs. Cette dernière enchère fit soupirer à l'expert Auguste Blaizot : *Encore un grand écrivain que je ne connais pas !*

JEAN-PAUL GOUJON.

ASHLEY ST JAMES : *Vallotton graveur.* Lausanne, Éditions L'Age d'Homme, 1986, coll. Poche Suisse. 86 p. XXXII PL.

Nos fanatiques lecteurs ont tous, présents à la mémoire, les termes concis avec lesquels Jarry caractérisait l'art d'abstraire du graveur Vallotton, pour le second volume des *Portraits du Prochain Siècle,* qui n'a point paru. Le texte, soigneusement annoté par S.C. David, en a été publié dans *L'Étoile-Absinthe* 9-12e tournées, 1981, p. 32.

Il convient de le mettre en regard des xylographies reproduites dans ce précieux et démocratique livre de poche helvète pour en apprécier l'acuité du regard, la justesse et la dynamique de l'expression.

Dans une première partie, didactiquement illustrée de peintures ou gravures de Vallotton et de ses compagnons, l'historien d'art anglais situe rapidement l'artiste dans son milieu, évoque les influences qu'il a subies, de l'estampeur japonais Kunisada à Gauguin, Lautrec et les Nabis, puis il marque son évolution et surtout ses contributions à *La Revue Blanche, L'Assiette au Beurre* avec ses séries d'*Intimités* et *Crimes et Châtiments.* Qualifiant son esthétique de « réalisme symbolique » (p. 66), il souligne ses prises de position politiques, en rapport avec le mouvement symboliste. A cet égard, le passage de l'esquisse à l'état définitif de *La Modiste* (pp. 22-23) montre bien ce qui est en jeu ici : l'unicité dans la multiplicité, l'abstraction qui ouvre sur les perspectives les plus vastes, le singulier à valeur collective.

Loin d'être une exception dans cette époque nourrie d'originaux, Vallotton, selon Ashley St James, influence à son tour Aubrey Beardsley, Edward Munch et même E.W. Kirchner ou Kandinsky.

Sous des allures extrêmement modestes, ce livre rend un hommage appuyé à celui que Jarry avait distingué : « Vallotton — celui qui boise ! ». On regrettera seulement que son portrait pour *La Revue Blanche* (1er février 1901) n'y soit pas reproduit, même s'il est bien connu.

HENRI BEHAR.

Keith BEAUMONT : *Jarry-Ubu Roi,* Londres, Grant and Cutler, 1987, 97 p., Critical guides to French texts.

Après *Bérénice, Adolphe, Les liaisons dangereuses,* etc., voici donc une synthèse fort pédagogique dans la langue de Hochepoire. Ils sont bien heureux, ces étudiants britanniques qui disposent ainsi, en moins de cent pages, de la présentation la plus rigoureuse de cette pièce, la mieux informée aussi des plus récents travaux conduits sur le sujet.

En six chapitres, Keith Beaumont traite de l'énigme d'*Ubu Roi,* tragédie ou pur théâtre. Il retrace le contexte historique de sa création, marquant nettement le rôle de Jarry comme inventeur d'Ubu et artisan de sa création théâtrale. Puis il dégage les traits essentiels de sa dramaturgie : abstraction, élaboration d'un mythe nouveau, action visuelle, participation du public. Il scrute alors le texte, mettant en relief l'intrigue parodique, les personnages : le Père Ubu que caractérisent sa couardise, sa gloutonnerie, sa tyrannie, mais aussi sa stupidité, sa seule ambition de s'enrichir puis de s'en aller. Contre les diverses interprétations du rôle qui symboliserait la stupidité bourgeoise ou, au contraire, la négation absolue de toute valeur, Beaumont tient à rappeler qu'il est comme tout le monde, au dire même de Jarry. Ici, on souhaiterait quelques développements plus appuyés sur les autres personnages, « comparses, il le faut », et particulièrement la Mère Ubu et les Palotins.

Le langage et l'humour verbal, l'action et l'humour gestuel sont l'objet d'analyses concises et justes, conduisant à la conclusion logique faisant de cette pièce la mise en œuvre d'une vision d'enfance, sans déformations ni retouches.

Les principales représentations d'*Ubu Roi,* depuis la création de Lugné-Poe à l'Œuvre jusqu'à celle de Vitez au T.N.P. sont caractérisées à grands traits. Il est permis de discuter les deux critères que l'auteur retient pour en apprécier les mérites respectifs : qualité théâtrale, authenticité. Qu'est-ce, en l'occurence, que cette authenticité définie comme « conformité à l'esprit du texte et aux intentions de Jarry » quand on sait toute l'ambiguïté des propos de ce dernier, n'hésitant pas à se contredire, selon ses interlocuteurs, dans ses différentes présentations de l'œuvre ? D'autant plus que lui-même n'a jamais vu sa pièce représentée en son intégralité, sur une grande scène s'entend.

Il ne s'agit point de rompre des lances pour ou contre ladite « critique d'intention », naguère si brillamment défendue par Gérald Antoine. Le fait est qu'ici les bases manquent singulièrement pour l'étayer. Reste que l'évocation des mises en scène de Peter Brook et de Vitez, pour ne citer que les plus récentes, est très bien informée et souligne les contradictions entre les conceptions des praticiens de la scène et la pièce qui leur résiste ou éclate en fragments, comme à Chaillot.

Le chapitre de conclusion montre en quoi Jarry peut être considéré, à bon droit, comme le précurseur du théâtre moderne, en France aussi bien qu'en Europe. En somme, Ubu est bien un archétype pour notre époque. Nos lecteurs auront reconnu, au passage, les diverses études envers lesquelles l'auteur marque sa dette dans la bibliographie. On regrettera seulement l'oubli, dans la liste, du numéro spécial d'*Europe* (mars-avril 1981).

Les 29e et 30e tournées de *L'Étoile-Absinthe* (pp. 40-43) disaient déjà tout le bien qu'il fallait penser de l'étude de Keith Beaumont sur Jarry. Celui-ci sait, comme nul autre, absorber toute la documentation disponible sur le sujet et en construire de beaux édifices.

HENRI BEHAR
27.06.88

Pascaline MOURIER-CASILE : *André Breton explorateur de la Mère-Moire*. Trois lectures d'*Arcane 17*, texte palimpseste. P.U.F. Écrivains, 1986, 232 p.

Depuis quelques lustres, déjà, je plaide pour que la critique littéraire substitue une lecture binoculaire, donc en relief, à la lecture plane ou redondante qu'elle nous sert habituellement. Relief qui n'est pas seulement celui du manuscrit avec ses différentes couches d'écriture – à cet égard, celui d'*Arcane 17* est plus qu'éloquent : les photographies exposées naguère au Centre Pompidou montraient la relation du texte, autographié sur la page de droite avec divers matériaux générateurs de l'écriture (paquet de tabac Alouette, liste des localités sur la Route n° 6 de gaspésie...) – mais surtout du texte avec l'ensemble des littératures écrites et orales qui l'ont précédé.

Dans cette perspective, l'essai de Pascaline MOURIER-CASILE me comble d'aise car il est à l'opposé même de la critique des sources à quoi on voudrait réduire mon propos. Prenant *Arcane 17* comme palimpseste, elle cherche à lire ce qui est écrit dessous, effacé, gratté, occulté. Délaissant toutes les références explicites de Breton, auxquelles le lecteur actif n'a qu'à se reporter, elle découvre trois ouvrages constituant la trame du texte, que l'auteur s'est gardé de nommer, pour lesquels il a brouillé les pistes. Ce sont respectivement la *Lilith* de Gourmont, *L'Amour Absolu* de Jarry, les *Indes noires* de Jules Verne dont certains indices, ténus il faut en convenir, révèlent la présence, au moins dans l'imaginaire du scripteur.

Trois auteurs, trois textes intéressant le lecteur de l'*Étoile-Absinthe* à qui il n'est pas nécessaire de rappeler les liens s'établissant de l'un à l'autre. Pour faire bref et ne point gâcher en totalité le plaisir d'une course de crête avec un tel guide, je m'en tiendrai à la partie centrale du parcours qui met en parallèle *Arcane 17* et *L'Amour absolu* à travers trois thèmes privilégiés, constitutifs de l'imaginaire fin-de-siècle : l'ondoyante serpentiforme, la mer, la femme. Thèmes, en effet, présents dans les deux ouvrages. Pour nous convaincre du palimpseste, c'est-à-dire de la présence de *L'Amour absolu* à l'origine d'*Arcane 17*, puis de son effacement, Pascaline MOURIER-CASILE, adhérant à la pensée fin-de-siècle, procède par induction. Elle constate d'abord que le nom de Jarry, maintes fois cité par Breton,

est paradoxalement absent de ce texte. Ensuite elle commente, comme le ferait le talmudiste, cinq passages prélevés, dans les deux textes qui sont autant de preuves, en convoquant, à leur propos, la totalité des écrits de l'un et de l'autre auteur.

La démarche, il faut en convenir, ne s'impose pas d'emblée au lecteur habitué à la démonstration logique et rationnelle. Elle n'en est pas moins révélatrice, source d'infinie lumière à qui se donnera la peine de la suivre.

Cinq fragments donc, cinq motifs communs : la fougère, l'hermine, les loups, l'anneau du doge, Mélusine et le boa. Il est clair qu'ils entretissent le même thème, déclinant l'allitération Mer-Mère-Mort à quoi s'agrège la Mémoire, si l'on s'en rapporte aux structures de l'imaginaire selon Gilbert Durand, la Merveille si l'on en croit l'auteur du *Manifeste du Surréalisme*.

Mais il ne suffit pas d'avoir décelé et mis en relation ces éléments consonants pour faire œuvre de critique littéraire. Encore faut-il voir comment ils s'intègrent au récit, quelle signification ils lui donnent. Tandis que le narrateur de l'*Amour Absolu* est dans une cellule de condamné à mort, conduit là par Mélusine, celle-ci donne la Résurrection, la Vraie Vie au visiteur du Rocher Percé. Ainsi passe-t-on de l'œuvre au noir à l'œuvre au blanc, du négatif au positif. La Mauvaise Mère que Breton esquisse ici et là, dans *Les Champs Magnétiques* et *Constellations* devient, par sa propre volonté, la Bonne Mère.

On notera que Pascaline MOURIER-CASILE s'en tient rigoureusement à la méthode énoncée plus haut. Tentée de plonger dans les eaux bourbeuses de la psychanalyse, elle s'arrête juste à temps, pour ne traiter que des occurences graphiques. Il est clair que la biographie ne l'intéresse pas : seul compte l'écrit dans ses ondoyantes variations. S'agissant d'une lecture précise de Jarry à travers Breton, il est clair qu'un esprit pointilleux pourrait lui reprocher quelques excès.

Excès d'interprétation : le « double zodiaque de l'alphabet » de *l'Amour Absolu*, qui selon notre critique « fait implicitement référence au *Sepher Jezira* et donc marque, dès l'ouverture, le texte du signe de la Kabbale » (p. 82) renvoie peut-être, plus simplement, à l'un de ces plats décorés qui ont toujours fait travailler l'imaginaire enfantin.

Excès onomastique : « Breton, comme Jarry, était, son nom l'indique, breton » (p. 90). En effet, ils n'étaient pas plus bretons l'un que l'autre, tous deux nés hors de cette région, l'un de père lorrain, l'autre de père mayennais. Mais leurs mères étaient bretonnes, et leurs enfances...

Excès philologique : la série Mare-Mater-Materia parallèle à : Materia-Madera-Madre (p. 116) de sorte que le bois est lié à la Mère et à la Mort. Jouant sur les langues (et non plus sur les mots), un malin dirait que la Mer/Mère est Madrée et non Moirée !

Excès d'associations : Breton aurait substitué, inconsciemment, les derniers moments du Général Hoche à la *Mort* de *Marceau* parce que celle-ci « établissait de façon trop transparente pour être tolérable le jeu phonétique Mort/Mère » (p. 123). Il aurait fallu un phonétisme plus rigoureux, et une relation certaine du chromo avec la situation familiale...

Mais, encore une fois, ces gloses ne paraîtront excessives qu'à celui qui ne consentirait pas à entrer dans le jeu de l'auteur. Les autres goûteront un double plaisir : celui d'une lecture érudite, excitant l'esprit, et la joie des rencontres inattendues, des révélations du texte sous les mots.

HENRI BEHAR.

Nous avons reçu...

Days and Nights, novel of a Deserter, introduction d'Alastair Brotchie, traduction d'Alexis Lykiard et de Stanley Chapman, précédé de *The Other Alcestis*, traduction de John Harman, illustrations de Peter Blegvad, post-face d'Alastair Brotchie. À Londres, éditions Atlas Press.

Les Cultures de Jarry, par Henri Béhar. P.U.F., coll. «Écrivains», 1988, 312 p.

Nous rendrons compte de ces ouvrages dans la tournée de *L'Étoile-Absinthe* à venir qui s'efforcera de faire le point sur les travaux récents concernant Jarry.

Nous avons appris...

la sortie d'*Ubu et la Merdre*, «disque musicalement illustré par Pierre Bastien, Brodé Tango, Guigou Chenevier, Tom Cora, Jean-Louis Costes, Family Fodder, Officeri, Jean-François Pauvros, Ptôse, Soixante Étages, Un Bouk Unikorne...». Il y a aussi un texte inédit de Noël Arnaud. Aux éditions In-Poly-Sons, production de disques para-Pataphysiques, 1, rue Danville, 75014 Paris.

ERRATA

Frédéric Chambe n'a pas été épargné par les coquilles dans nos dernières tournées : tout un coquetier imputable à la seule rédaction. Voici donc :

L'Étoile-Absinthe, 31e et 32e tournées.

p. 25 — au lieu de : «de ''noires monères'' qui volèrent», lire : «de ''noires monères'' qui volètent».
p. 25 — «monérès» doit s'orthographier «monèrès».
p. 25 — dans la formule «entre les végétaux végétaux», l'un des deux «végétaux» est naturellement à supprimer.
p. 26 — au lieu de «bathylius haeckeli», il est fondamental de lire «bathybius haeckeli».

L'Étoile-Absinthe, 35e et 36e tournées.

p. 6 — «na pas été fait» doit se lire «n'a pas été fait».
p. 7 — «in Riestap» doit se lire «in Rietstap».
p. 12 — «élements» doit s'orthographier «éléments».
p. 13 — dans la formule : «les Palotins, tantôt personnages», intercaler «tantôt emblèmes».
p. 13 — dans la formule «n'a pas qu'une tâche», supprimer le «pas».
p. 14 — fermer les guillemets après «quoiqu'on ait protesté».
p. 14 — dans la formule : «et de transporteurs de noms», supprimer le premier «de».
p. 29 — au lieu de «qu'on veuille bien me considérer», lire «qu'on veuille bien ne considérer».

De plus, il convient de lui restituer la paternité du «Petit complément à 'Alfred Jarry et Rabelais' par François Caradec», attribué à ce dernier par une redondance maligne.

Ouvrage publié avec le concours
du
Centre National des Lettres

ISSN 0750-9219

Imprimerie de Plein Chant, 16120 Bassac